

Préface
LE CHANT DU SILÈNE

L'histoire du bon Heungbo et de son odieux frère Nolbo est connue de tous les Coréens, et leurs noms sont passés dans le langage courant, Heungbo étant la figure tutélaire de la fécondité, et Nolbo de la richesse et de la réussite, au point de donner son nom à une chaîne de restaurants. On retrouve ici l'ambivalence propre aux contes archaïques, on peut même y voir comme une sorte de conjuration, puisque, à la vérité, la famille proliférante de Heungbo (le nombre d'enfants est variable selon les versions, mais toujours très élevé) est plus un tracas qu'autre chose, présence floue d'une ribambelle qu'on ne peut vêtir, qu'on ne peut nourrir, et qui se révèle d'un égoïsme cocasse (n° 7, et surtout n° 19). Quant à la fortune de Nolbo, figure tutélaire du super-riche, elle est celle d'un personnage présenté d'emblée comme hyperboliquement méchant (n° 2), dont on tracera tout du long un portrait hilarant d'odieux individu, et dont on assistera à l'effondrement et au châtement : on ne joue pas impunément avec les droits et les devoirs de la fraternité¹.

Cela nous semble bien poser l'ambivalence de ces contes que sont les pansoris : contes dont l'intrigue peut se résumer en cinq lignes, mais qui, surgis sous forme de divertissements chantés sur les foires et marchés du début XVIII^e siècle, ont rapidement donné ces œuvres-monde, « opéras à une voix » pouvant durer des heures et mêlant tous les tons et genres, nourris de farce populaire et de

1. Mais on ne joue pas impunément non plus avec les origines de sa fortune, cf n° 94, et notre commentaire, en particulier 94b, sur le verrouillage de la société sous Joseon.

culture savante, genre unique et patrimoine culturel universel. La légende du pansori veut que les cinq œuvres classiques aujourd'hui restantes, toutes datant du temps du royaume pluriséculaire de Joseon (disons en gros, avant le tournant du xx^e siècle), illustreraient chacune l'un des Cinq Principes ou Relations (*wulun*) du confucianisme¹. En l'occurrence, *Heungboga* concernerait « le respect dû au frère aîné ». Le lecteur sera en droit de trouver la leçon un peu curieuse, tant ce récit semble démontrer l'inverse, ridiculiser jusqu'à la saccager l'image du frère aîné, et valoriser celle du cadet, dont la bonté et le sacrifice final qu'il est prêt à faire assureront le salut de l'aîné. Mais justement, n'est-ce pas ainsi que l'ordre sera rétabli ? La petite morale finale (n° 125), si elle prête à sourire par ce qu'elle semble avoir de convenue, n'est-elle pas à prendre au premier degré ? Au fond, Heungbo n'a pas une seule fois remis en cause la primauté de l'aîné, au point de provoquer par son incurable naïveté le rire du spectateur (et la fureur de sa femme) ; au bout du compte, la morale sera sauve, et la leçon donnée aux aînés ne respectant pas la règle : à bon entendeur salut.

Mais *Heungboga* fournit une autre image prégnante dans la culture coréenne : celle de la courge inépuisable, symbole de la récompense céleste, venant récompenser une vie de labeur, de souffrance et de misère. Mirage de cocagne ? Il faut bien reconnaître que, derrière la gentille morale réconciliatrice, la vision donnée par ce récit peut aussi être lue comme une dénonciation assez radicale d'une société où triomphe l'injustice des riches, dont l'oppression maintient le peuple sous la menace très présente de la volée de coups de bâton (séquences des n° 13 à 23, 26 à 36). Et le rétablissement final de l'ordre sociétal et familial peut laisser le goût amer d'un conte de fées trop poli pour être vraiment honnête. Mais cette hésitation sur le sens à donner à de tels textes est à notre sens parfaitement constitutive de ces œuvres elles-mêmes, elle est partie intégrante du jeu que joue avec l'auditeur l'auteur,

1. Sur la prégnance (et l'ambivalence) de cette notion de morale confucéenne, cf. Han Yumi, *Le Pansori, un art de la scène*, Besançon, PUF, 2015, p. 68 et sq.

quel qu'il soit, créateur anonyme, continuateur caché, chanteur glissant sa variante, maître ajoutant ici ou là sa griffe. Et nous connaissons trop l'humour de ces lettrés plus ou moins masqués ayant inventé une littérature proprement coréenne, pour ne pas deviner leur sourire se dessiner entre les lignes¹.

En ce sens, il nous semble que l'image la plus prégnante de ce récit, celle de la courge, vulgaire cucurbitacée se révélant source inépuisable de richesses², peut être utilement rapprochée du fameux *silène* dont parle Rabelais, cette boîte dont l'apparence réjouit, et dont le contenu caché donne à rêver. Ces courges énormes, omniprésentes (trois chez Heungbo, qui lui suffisent à se nourrir, à se vêtir, à se loger jusqu'à la fin des temps, et trois plus deux chez Nolbo dont vous découvrirez les richesses qu'elles recèlent), ne sont-elles pas comparables à ces « boîtes, telle que voyons de présent ès boutiques des apothecaires, pinctes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, [...] mais au dedans l'on réservoir les fines drogues comme baulme, ambre gris, amomon, musc, zivette, pierreries et aultres choses précieuses³ » ? En ce sens, nos courges seraient la métaphore même de ce qu'est ce récit, aux dehors raboteux et jouissifs, et à la succulente *substantifique moelle*.

Nous souhaitons à nos lecteurs le plaisir de cette double lecture, en attendant de les retrouver un jour, peut-être, lors d'une représentation de *Heungboga* surtitrée par nos soins, ici ou là en France, en Belgique ou en Suisse⁴, et chantée par un ou une de ces magnifiques interprètes qui font vivre plus que jamais aujourd'hui la tradition du pansori.

Han Yumi et Hervé Péjaudier

1. Sur l'humour des lettrés anonymes nourris à la fois de culture chinoise et de littérature populaire, on pourra lire avec bonheur les trois volumes de *Contes et Récits de Corée*, 3 vol., Imago, Paris, 2021.

2. ou d'horreurs, mais ces horreurs n'en sont pas au regard de la justice immanente qui les distribue.

3. Rabelais, prologue du *Gargantua*.

4. Nous ne renonçons pas au rêve d'élargir encore l'espace francophone de nos présentations, grâce à la rencontre de nouveaux organisateurs passionnés.

NOTE SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

Nous poursuivons ici notre entreprise de traduction des pansoris classiques, commencée en 2012 avec la publication de *Sugungga, Le Dit du palais sous les mers* et poursuivie en 2023 avec *Simcheongga, Le Dit de Simcheong, fille vertueuse*, en conservant les mêmes principes de base.

Le pansori, qui est une performance scénique, est alternativement considéré par les chercheurs coréens sous l'angle de la littérature, de la musique, et du théâtre. Nous, simples traducteurs, avons tenté de tenir compte des trois aspects. Littérature, bien sûr et avant tout, dans une version de papier, dont nous avons essayé de rendre le plus fidèlement possible toute la richesse des nuances, du rire aux larmes, de l'élégie au burlesque, de la satire au féerique. Mais aussi musique : nous avons entièrement respecté la distinction entre les *aniri*, récitatifs, et les différents *chang*, airs ; ne pas le faire serait dénaturer le genre, et ramener le résultat au niveau d'une simple version romanesque parmi d'autres¹ ; par ailleurs, les divers rythmes correspondent à différents « effets de vitesse », de l'élégie à l'air du catalogue, du chant tragique de misère à l'énumération vertigineuse (n° 2 !), avec des accélérations, des ralentissements, dont nous avons du mieux possible tenté de rendre compte. Notre traduction se veut « rythmique », un peu au sens où le revendique Philippe Brunet pour la traduction de ces textes non moins exotiques que sont les classiques grecs, et doit pouvoir franchir l'épreuve de la lecture orale. Ce qui nous amène au troisième point : la théâtralité. Nous avons essayé d'intégrer au mieux le jeu dans ces textes qui virevoltent entre récit et discours, et intègrent sans cesse les paroles, directes ou indirectes, des protagonistes.

En ce sens, il nous paraît essentiel d'éliminer radicalement la présence d'appels de notes dans le texte (qui peuvent atteindre jusqu'à trois

1. Les pansoris classiques ont été déclinés dès la fin du XIX^e siècle, avec l'essor de la lecture, en de multiples versions romanesques, puis tout au long du XX^e au cinéma, à la télévision, dans la BD, dans de très nombreux livres pour enfants, etc.

par ligne dans les éditions coréennes), véritable parcours d'obstacles pour le lecteur. Mais nous sommes tout autant convaincus de devoir à nos lecteurs les explications qui nous ont été si nécessaires lors de l'élaboration de notre travail, ce pour quoi nous les avons développées avec beaucoup plus de soin qu'on ne peut le faire en bas de page, sous forme de commentaires, séquence par séquence, dans une seconde partie. Nous conseillerions d'ailleurs volontiers une première lecture de découverte, en s'abandonnant au texte seul, et pourquoi pas à haute voix ; il sera toujours temps d'aller voir les notes ensuite... pour mieux relire le texte ! À toutes fins utiles, nous avons également joint un index des rythmes, peut-être utile pour se faire une idée de la « vitesse de lecture » à adopter, ainsi qu'un index des références culturelles (généralement) chinoises.

Le début de nos « Commentaires » (p. 91) explique la notion d'École, la lignée dans laquelle s'inscrit la version ici retenue, et rappelle les principales présentations en France de *Heungboga* sur scène, que nous avons toutes surtitrées depuis 2001, vivier dans lequel nous avons puisé quelques variantes qui nous paraissaient significatives ou amusantes à indiquer.

Par ailleurs, nous avons joint en « Documents » trois courts articles qui permettent de plonger dans l'histoire en train de se faire, celle de la réception du pansori en France en versions surtitrées.

Nous avons également, comme le veut la tradition des chanteurs de pansori, et comme nous le faisons à chaque fois, commencé le livre comme ils débute leur concert, par un court poème chanté, un *danga*, sans rapport avec l'œuvre, destiné à se chauffer la voix, et à entrer doucement dans ce monde si particulier.